





**HUGUES DE PAYNS**  
**La naissance des Templiers**



*Illustration de couverture*  
*Samuel Sabini*

## Du même auteur

### Le Templier et le Grand Secret

Le deuxième volet des enquêtes de Gondemar le Templier

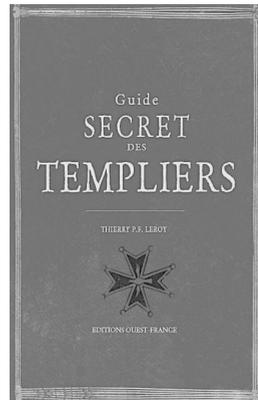


Deux cadavres carbonisés sont découverts à Troyes. Le premier gît au milieu d'une clairière, en contrebas de la cité. Le second, dans la chambre basse de son orfèvrerie, au cœur de la ville. Il semble que les deux hommes aient été attaqués par la Chair Salée, le dragon que l'on exhibe chaque année dans les rues de Troyes et dont le diable se serait emparé dans la cellule où on le tient enfermé. La comtesse Blanche, régente de Champagne, charge le chevalier Gondemar, novice chez les Templiers, de mener une enquête périlleuse. En effet, elle devine que celui-ci devra affronter des dangers et des pièges qui pourraient mettre en péril son comté. Trouvera-t-il les ressources nécessaires pour affronter le redoutable prédateur qui se dissimule derrière le dragon ? Sera-t-il assez perspicace pour percer le mystère des activités nocturnes auxquelles se livrait l'orfèvre ? (Editions Pygmalion)

### Guide secret des Templiers

Alors du vendredi 13 octobre 1307, le roi Philippe le Bel fait arrêter les Templiers de France leur intentant un procès aussi retentissant qu'illégal. Malédiction, secrets, adoration d'idole, trésors enfouis, hérésie, reliques sacrées, alchimie, vierges noires, symboles, souterrains et occultisme, malgré leur disparition, il y a sept siècles, les Templiers continuent de fasciner. Du Moyen Âge à nos jours, du Moyen-Orient à l'ancien royaume de France, mais aussi de Rennes-le-Château à Gisors en passant par la Champagne et la forêt d'Orient, ce guide nous entraîne au cœur de l'épopée fascinante et mystérieuse de l'ordre des Templiers.

(Editions Ouest-France)



Pour suivre l'actualité de mes recherches:  
**Sur facebook:** Thierry P. F. Leroy

*THIERRY P.F. LEROY*

**HUGUES DE PAYNS**  
**La naissance des Templiers**

Pour Mathieu et Thibaud,  
mes deux apprentis chevaliers.  
A la mémoire de Bernard Delacourt.



## *Avant-propos*

Je me suis passionné dès l'enfance pour l'histoire de Payns, mon village natal. J'habitais en bordure de Seine et, regardant l'ondoiement du cours d'eau qui renvoyait l'image inversée et brouillée de l'ancien moulin, je rêvais souvent aux légendes colportées par la tradition orale. Après avoir chuté du déversoir, le fleuve venait tourbillonner au pied de l'antique bâtisse. On disait qu'il y avait, à cet endroit, plus de dix mètres de fond, un véritable gouffre provoqué par l'effondrement d'un souterrain qui passait autrefois sous la Seine et qui devait être maintenant inondé. Car on parlait, à Payns comme ailleurs, de mystérieuses galeries secrètes, serpentant sous le village, que l'on attribuait aux Templiers, ces légendaires « moines-soldats », grands enfouisseurs de trésors et perforateurs des entrailles de la terre.

Tous ces mystères, toutes ces légendes, éveillèrent en moi une grande curiosité. Je demandai alors à l'abbé Riebert, curé de Payns, qui passait pour être le spécialiste local du sujet, d'éclaircir mes doutes sur l'existence supposée de ces fameux Templiers.

Dans les années soixante du XX<sup>e</sup> siècle, les travaux entrepris pour créer le lac réservoir de Seine avaient enflammé les imaginations. Dans son livre : « *Les mystères templiers* », Louis Charpentier avait construit une folle hypothèse, expliquant que le fabuleux trésor des Templiers était enfoui sous l'un des étangs artificiels de la forêt d'Orient, creusés au Moyen-âge par les chevaliers du Temple. Dans ce livre, l'auteur présentait également une photographie inédite de la soi-disant commanderie de Payns pourtant disparue depuis des siècles. Il s'était trompé,

confondant la maison templière avec la ferme du XVI<sup>e</sup> siècle, vestige du château détruit en 1590 et sans aucun rapport avec l'ordre du Temple si ce n'est qu'elle se trouvait à l'emplacement de la motte féodale d'Hugues de Payns. A partir de cette époque, les années soixante, les curieux commencèrent à affluer à Payns. Certains affrétaient des cars afin de partir à la recherche d'éventuelles traces des Templiers, mais ils devaient vite se faire une raison, il ne restait à Payns aucun vestige visible de cette époque.

L'abbé Riebert m'avait prêté le fameux livre de Louis Charpentier qui avait excité ma curiosité. Puis il m'en avait conseillé un autre, écrit, celui-là au début du XX<sup>e</sup> siècle par l'abbé Pétel, membre de la Société Académique de l'Aube. Il portait un titre plus sobre : « *la commanderie de Payns et ses dépendances* ». Cet ouvrage d'une grande rigueur historique m'apporta des précisions sur les Templiers de Payns et sur leur fondateur Hugues de Payns. Non seulement les Templiers avaient bel et bien existé, en plus il y avait bien eu une commanderie Templière à Payns mais enfin l'homme qui avait été à l'origine de cette histoire était originaire du même village que moi !

Ce fut le début d'une longue quête que je poursuis encore aujourd'hui. Je voulais rendre hommage à ce grand homme en tentant de découvrir l'homme qu'il avait été. L'ouvrage de l'abbé Pétel parlait de la localisation de la vraie maison du Temple disparue. Je me rendis sur place à plusieurs reprises et retrouvai des fragments de blocs de craie et de tuiles qui témoignaient de la présence sous terre des vestiges de la commanderie. Afin d'essayer de retrouver la mémoire perdue du grand homme, je commençais à me documenter davantage sur la question, en lisant les ouvrages de Dalliez, Pernoud, Bordonove et surtout Demurger. En 1989 avec quelques amis nous décidâmes de créer une association de type « loi 1901 » : l'association « Fondation Hugues de Payns ». Et sous l'impulsion de Michel Chardin, co-fondateur de l'association,

le conseil municipal rebaptisa la rue principale du village en rue *Hugues de Payns*. Depuis 1989, nous avons réalisé bon nombre de projets dont les points culminants ont été l'ouverture du musée des Templiers - Hugues de Payns en 1997 et, en 1998, la réalisation d'un sondage archéologique sur les lieux de l'ancienne commanderie qui nous a permis de faire des découvertes très importantes.

En 1996, le docteur Gilet, alors président du Centre d'Études Médiévales de la région Champagne-Ardenne, m'encouragea à faire publier mes recherches sur le premier maître du Temple. Un premier livre sortit en 1997 aux éditions de la Maison du boulanger qui eut l'honneur d'être couronné par le prix des Arts et des Lettres de la Société Académique de l'Aube. Sa deuxième version, éditée en 2001, est maintenant épuisée depuis trois ans.

Aujourd'hui, c'est un livre neuf, fruit de dix ans de recherches supplémentaires, d'éclaircissements, de découvertes et de remises en cause que je propose aux lecteurs. Car à partir de 2006, j'ai donné une nouvelle impulsion à mon travail et, sous la direction du professeur Patrick Demouy, j'ai repris mes recherches en vue de la rédaction d'un mémoire de Master que j'ai soutenu à l'université de Reims Champagne-Ardenne en septembre 2007. Je travaille actuellement sur l'implantation de l'Ordre du Temple en Champagne dans le cadre d'une thèse de doctorat sous la direction de Monsieur Demouy, en tenant compte des remarques qu'Alain Demurger eut la bienveillance de m'adresser. Ces dix années de moissons ont été fort riches. Je repris mon étude sur la famille d'Hugues de Payns et je pense aujourd'hui avoir réussi à percer le mystère qui planait autour de l'identité d'Herbert l'Hermite de Payns. Je suis parvenu également, grâce à des échanges érudits avec mon collègue de la Société Académique de l'Aube Edouard de Saint-Phalle, à dissiper, définitivement cette fois, les brumes qui nimbaient l'existence de Guy Bordel et celle de son épouse

Isabelle. J'ai pu recueillir les preuves qui manquaient pour établir de manière définitive les origines champenoises du premier maître du Temple. J'ai complété mes travaux sur l'ascendance d'Hugues de Payns en remontant la piste bourguignonne, suggérée par l'article du Professeur Michel Bur en 1996<sup>1</sup>. Celle-ci m'emmena de Montigny à Molesme jusqu'à Touillon et Montbard sur les traces de saint Bernard. Enfin, j'ai eu une belle surprise, en relisant plus attentivement le cartulaire d'Albon - document essentiel pour tout historien sérieux étudiant l'implantation des Templiers en Occident – de découvrir la preuve irréfutable que la commanderie de Payns fut la première maison du Temple mentionnée par les textes en Occident et qu'elle fut bien fondée par Hugues de Payns et sa famille. Ce travail n'est donc pas la refonte d'un ancien ouvrage épuisé, mais bien un livre neuf qui, parmi l'abondante bibliographie consacrée à l'ordre du Temple, est le seul qui tente de reconstituer la biographie du fondateur et premier maître des Templiers, le seigneur champenois Hugues de Payns.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je tiens à remercier chaleureusement le Professeur Patrick Demouy, mon directeur de recherches ; Alain Demurger pour ses critiques et ses encouragements ; Marcel Paulin, pour son constant souci de rigueur scientifique et ardent désir de rendre compréhensible un travail au premier abord quelque peu indigeste ; Madame Villain, mon ancienne institutrice devenue relectrice dévouée et Catherine Leduc, du musée Hugues de Payns.

---

<sup>1</sup> BUR (Michel), *les Comtes de Champagne et les Templiers*, La Vie en Champagne, Nouvelle série n°8, Oct/Dec 1996.

## *Introduction*

Dans l'énorme production littéraire consacrée aux Templiers au cours des deux derniers siècles, bien peu de pages ont été dédiées au premier d'entre eux car il y a fort longtemps que son souvenir a été perdu. Seules deux représentations iconographiques d'Hugues de Payns sont parvenues jusqu'à nous. La première est une enluminure médiévale conservée à la Bibliothèque Nationale de France sous la cote FR 9081. Elle représente le roi de Jérusalem Baudouin II remettant à Hugues de Payns et Godefroy de Saint-Omer l'emplacement du Temple de Salomon pour y établir leur confrérie. La scène a été peinte au XIII<sup>e</sup> siècle, cent cinquante ans après la fondation de l'ordre, pour illustrer la chronique de Guillaume de Tyr. On y voit Hugues de Payns barbu, le cheveu bouclé et revêtu d'un manteau gris portant la croix rouge sur l'épaule. Mais qu'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit pas ici d'une image réaliste. L'imagier médiéval n'aurait vu aucun intérêt à représenter les traits mortels d'un homme dans l'une de ses œuvres. Les artistes de ce temps représentaient principalement des figures bibliques et quand ils réalisaient des portraits de personnages réels, ils les idéalisaient afin qu'ils correspondent aux canons et à la symbolique de l'époque. Leurs préoccupations n'avaient donc rien à voir avec le réalisme, c'est pourquoi on ne connaît la véritable apparence physique d'aucune personnalité du Moyen-âge avant le XIV<sup>e</sup> siècle et les premiers balbutiements de l'humanisme. On ne voit pas pourquoi Hugues de Payns ferait exception.

Il existe un autre portrait du premier maître du Temple, fruit de l'imagination du peintre Henri Lehman au XIX<sup>e</sup> siècle qui répondait à une commande de Louis-Philippe quand il fit aménager des salles du château de Versailles en musée des croi-

sades. Dans son roman *Les passeurs de lumières*<sup>2</sup>, Bernard Tirtiaux s'est inspiré de ce portrait pour nous livrer la façon dont il imagine Hugues de Payns, plus âgé que sur le tableau. Voici ce que l'auteur écrit à la page 105 de son livre : « Rien à voir avec les héros d'épopée dont on conte les hauts faits d'armes au coin des cheminées. Hugues de Payns est petit, osseux, le visage émacié et le front mal dégarni. Ses cheveux bouclés et grisâtres sont longs et tombent négligemment sur ses épaules. Ses yeux noirs et ses sourcils sévères sont serrés autour d'un nez aquilin prêt à déchiqueter son monde... »

Pourtant ce n'est pas l'apparence physique mais la personnalité et l'œuvre du premier maître du Temple, qui font l'objet du travail que je vous présente aujourd'hui.

Bâti sur les ruines de l'empire romain, l'Occident médiéval se divise en plusieurs pays. L'empereur Henri IV règne sur l'empire romain germanique. L'Italie est morcelée en de nombreux petits états parmi lesquels l'état pontifical qui prend de plus en plus d'importance. L'Espagne est partagée entre les royaumes chrétiens de Léon, de Castille, de Navarre au nord, ainsi que de nombreuses principautés musulmanes constituées des ruines du califat de Cordoue au sud. Le roi Philippe 1<sup>er</sup> règne depuis 1060 sur le royaume de France. Il enlève Bertrade de Montfort l'épouse du comte d'Anjou Foulques le Réchin. Il est aussitôt excommunié par le pape et ne participera pas à la première croisade. A cette époque, le domaine royal n'est qu'un petit territoire à peine plus vaste que l'Ile de France d'aujourd'hui. Il faudra attendre l'avènement de Philippe II Auguste, au siècle suivant, pour que le roi de France règne sur un pays unifié aux contours proche de ceux du XXI<sup>e</sup> siècle. Pour lors, le royaume est partagé en de puissantes régions, sièges de véritables principautés soumises aux grands vassaux du roi : le duc de Normandie en même temps roi d'Angleterre, les ducs d'Aquitaine et de Bourgogne, les comtes

---

<sup>2</sup> TIRTIAUX (Bernard), *Le passeur de lumière*, Paris, 1993.

de Blois, d'Anjou, du Maine, de Flandre et de Champagne. Le comté de Champagne a pour capitale Troyes. Il est gouverné par Thibaud I<sup>er</sup> depuis 1048. Ses fils Eudes puis Hugues lui succèdent, le premier en 1089 et le second dès 1093.

Dès le XI<sup>e</sup> siècle, le pouvoir seigneurial se renforce et un nouveau système apparaît : la féodalité. Les chevaliers tenant un fief (une terre) de possesseurs plus puissants – que l'on nomme suzerains – sont considérés comme leurs vassaux, ils jurent fidélité et obéissance lors de la cérémonie de l'hommage. Un seigneur peut recevoir l'hommage de nombreux chevaliers et tenir ses fiefs de plusieurs suzerains, mais il doit alors l'hommage lige, ou supérieur, au seigneur principal. De ce partage des terres et des droits résultent de multiples conflits. Le suzerain reste le maître du fief qu'il confie à son vassal et en exerce le droit de ban (droit de justice et de perception de taxes), mais le vassal en détient l'usufruit. Le plus souvent le fief se transmet héréditairement au fils aîné du vassal. Au cours du XI<sup>e</sup> siècle, quelques vassaux se font construire des fortifications sur motte de terre afin de contrôler leur domaine et les voies de communication. Ces nouveaux châtelains acquièrent de la sorte une plus grande autonomie face à leur suzerain. En Champagne, ce phénomène semble marginal face à la montée en puissance du comte.

Dès le début du XI<sup>e</sup> siècle, l'apparition en Occident de l'étrier et d'un équipement de combat à cheval plus lourd et plus redoutable, conduit à élever le chevalier (*miles*) parmi l'élite de la société. Le port du haubert, du heaume et de l'écu, le maniement de l'épée et de la lance, demandent une force physique hors du commun et un entraînement intensif commencé dès le plus jeune âge, puis poursuivi tout au long de la vie, en pratiquant la chasse et surtout les tournois. La guerre entre seigneurs, habituelle à l'époque, est une importante source de profit par le pillage et les rançons. De plus, elle

donne l'occasion à tout un lignage de se souder face à l'adversité.

Les alliances entre les puissants forment des réseaux familiaux qui cimentent la société féodale et jouent à cette époque un rôle fondamental. Appartenir à l'un de ces réseaux, c'est accéder à l'élite de la société féodale et bénéficier de la solidarité de ses pairs. D'ailleurs, depuis le Haut Moyen-âge, le rôle de l'ascendance féminine est très important et conduit les seigneurs à prendre une épouse de plus haute lignée. Gauthier de Brienne, par exemple, se marie à Eustachie de Bar-sur-Seine. Son fils aîné Erard se trouvera investi du comté de Brienne alors que son second fils Milon héritera de la terre de sa mère, le comté de Bar-sur-Seine, et deviendra le plus haut vassal du comte Hugues en Champagne méridionale. Pourtant, il ne faudrait pas idéaliser cette situation. L'appartenance à la caste des chevaliers, même si elle garantit un certain rôle social, n'est pas exempte de heurts et de conflits.

Pour freiner les velléités belliqueuses des chevaliers, l'Eglise instaure d'abord la Paix et le trêve de Dieu, puis loue une nouvelle sorte de guerrier, le combattant de Dieu (*miles Christi*), qui se fait protecteur des faibles de l'Eglise. Les nouveaux rites féodaux tels que l'adoubement du chevalier ou le sacre royal montrent l'ascendant du pouvoir ecclésiastique sur le pouvoir temporel. La littérature courtoise, qui fixe des règles d'amour et contraint le chevalier à montrer sa générosité et sa vaillance pour l'honneur de sa dame, contribue également à calmer l'ardeur guerrière de ces rudes combattants.

La période qui nous intéresse, au tournant des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, est en effet marquée par une ferveur chrétienne qui peut nous sembler extraordinaire, en ce début de deuxième millénaire. Raoul Glaber a décrit, dans une expression restée célèbre, ce « blanc manteau d'églises » dont se couvre l'Occident. Ces fondements de la société chrétienne ont pratiquement perduré jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Cette domination de l'Eglise est en vérité

une chance pour les chercheurs en histoire médiévale car ce sont les serviteurs de cette Eglise qui ont couché par écrit les seuls documents - O combien précieux ! – qui permettent, au prix d'un travail long et minutieux, de collecter des bribes d'informations concernant les personnages qui les intéressent.

Le lecteur non prévenu pourra être surpris par trois aspects de l'étude que je vous présente aujourd'hui : l'abondance des généalogies, l'importance des donations aux communautés religieuses et les listes de témoins figurant aux bas des documents conservés. Ces trois points sont le cœur même de mon travail et les uns découlent des autres. Les chartes de donations - les documents les plus nombreux subsistant de cette époque – nous fournissent des listes trop peu précises mais infiniment précieuses de personnes dont nous pouvons tirer des généalogies certes incomplètes mais indispensables puisqu'elles seules nous permettent d'avancer. Car il faut bien comprendre qu'à cette époque l'état civil n'existe pas et qu'aujourd'hui l'historien est entièrement tributaire des informations, aléatoires et bien trop succinctes, contenues dans les chartes de donations et de confirmations de donations conservées pendant des siècles dans les trésors des abbayes et qui reposent de nos jours dans les rayonnages des bibliothèques et centre d'archives sous l'œil attentif des conservateurs qui veillent sur elles.

L'histoire d'Hugues de Payns trouve donc sa source dans la société occidentale des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Une société essentiellement rurale où les hommes sont profondément attachés à la terre et soumis au poids des coutumes. Ce monde est dominé par une Église qui tente d'en contrôler tous les aspects et fait sortir de terre les plus beaux témoins de la piété des hommes. Cette floraison de l'art religieux coïncide avec deux événements essentiels pour la compréhension de l'époque en question : la réforme ecclésiastique et la première croisade.

La réforme ecclésiastique, que certains nommeront réforme grégorienne du nom du Pape Grégoire VII, monte en puissance dès le XI<sup>e</sup> siècle. Elle entend reprendre possession de ses prérogatives quelques peu abandonnées au X<sup>e</sup> siècle quand, face à la faiblesse du pouvoir central, l'Église s'était tournée vers les grands féodaux et leurs vassaux pour leur demander aide et protection. Ceux-ci en avaient profité pour s'approprier charges et bénéfices. Ces investitures laïques, doublées de simonie - trafic de bénéfice ecclésiastique - sont donc condamnées vigoureusement par le Pape Grégoire VII qui proscriit également le nicolaïsme - mariage ou concubinage des prêtres.

L'autre grand évènement de cette fin de siècle est la première croisade. Parvenir à Jérusalem, c'était entrevoir le pendant terrestre du paradis céleste. Mourir à Jérusalem, c'était atteindre la promesse d'accéder au royaume des Cieux. Or le XI<sup>e</sup> siècle voit un accroissement sans précédent du nombre de pèlerins jetés sur les routes de Jérusalem, mais après la conquête de la ville sainte par les Seldjoukides en 1071, les pèlerinages deviennent plus difficiles. Les pèlerins s'obstinent et organisent de véritables pèlerinages armés pourtant encore incapables de contre-carrer les attaques de bandits prêts à tout.

La situation est bientôt jugée insupportable. Les chrétiens se sentent dépossédés de leurs lieux de culte occupés par des infidèles. C'est Urbain II, un pape champenois et réformateur<sup>3</sup>, qui prêche la première croisade lors du concile de Clermont en 1095. Écoutant le prêche du pape à Clermont, des fidèles prennent la croix. Dans l'esprit du saint Père, la croisade est également un moyen de réunir les bouillants chevaliers sous sa domination. Non seulement son projet évitera les guerres fratricides en Occident, mais il permettra, pendant un temps, de placer son autorité au dessus du pouvoir temporel. C'est en ce sens

---

<sup>3</sup> Urbain II était originaire de Châtillon-sur-Marne.

que la croisade peut être considérée comme le point d'orgue de la réforme grégorienne.

Après l'anéantissement de l'expédition populaire menée par Pierre l'Ermite, quatre armées entreprennent simultanément, le périple vers la Palestine dès 1096. Après trois années de guerre, les croisés finissent par prendre Jérusalem le 15 juillet 1099. Les barons proposent au vainqueur Godefroy de Bouillon la couronne de roi de Jérusalem auquel celui-ci, préférera le simple titre d'avoué du Saint-Sépulcre. Il meurt probablement empoisonné le 7 avril 1100. Son frère Baudouin lui succède et se fait couronner, lui, sous le nom de Baudouin 1<sup>er</sup>.

Leurs dévotions au Saint-Sépulcre accomplies, les chevaliers francs – dans leur grande majorité - retournent dans leurs pays d'origine, afin de retrouver fiefs, femmes et enfants. La prise de croix ne les engageait en rien à demeurer sur place. Seuls restaient les hommes qui n'avaient plus de liens avec l'Occident, ou bien ceux qui avaient la possibilité ou l'obligation de s'établir durablement en Terre sainte. Quoi qu'il en soit, les Francs installés en Terre sainte sont peu nombreux et par conséquent, dans une situation périlleuse. Le pape Pascal II s'émeut de cette situation et adresse, le 28 avril 1100 une bulle aux croisés encore présents pour les exhorter à y rester. Rapidement de nouvelles expéditions, que l'historiographie classique n'a pas retenues en tant que croisades, se mettent en place et volent au secours des Francs d'Orient. Les nouveaux arrivants se mettent en route consécutivement à de nouveaux prêches ou bien subissant des pressions sociales et familiales qui les forcent à accomplir leur vœu de croisade, qu'ils avaient trop tardé à mettre à exécution. C'est le cas d'Etienne de Blois, par exemple, qui avait déserté la première expédition et qui était reparti suite à la demande pressante de sa femme. C'est le cas également de Guillaume II comte de Nevers, Auxerre et Tonnerre qui lève une armée en février 1101. Pourtant, malgré les contingents qui débarquent en Palestine dès les lendemains

de la croisade, les territoires francs demeurent fragilisés par un manque cruel de population occidentale. En 1115, Guillaume de Tyr s'en plaindra encore. Il fallait donc qu'une solution fût trouvée à ce problème : ce fut l'œuvre d'Hugues de Payns et de ses compagnons que d'assurer aux pèlerins une protection efficace.

Aujourd'hui les origines de la confrérie des Pauvres chevaliers du Christ sont mieux connues. Alain Demurger nous en a offert une vision synthétique renouvelée<sup>4</sup>. On connaît mieux également le rôle et l'influence de Bernard de Clairvaux dans cette aventure originale et il a été démontré qu'Hugues de Payns était bien cet Hugues le Pêcheur : auteur du sermon adressé à ses frères Templiers. Car l'historiographie européenne des ordres militaires s'est considérablement enrichie ces dernières années, nous offrant un panorama éclairci et cohérent des premières années de l'ordre du Temple<sup>5</sup>. Dans ce renouveau de la recherche templière, une question reste à traiter. Elle concerne le premier maître du Temple.

Qui donc était réellement Hugues de Payns ?

Qu'est ce qui prédestinait cet homme à créer le premier ordre religieux-militaire de l'histoire occidentale ?

Et surtout pourquoi sommes-nous si mal renseignés sur son compte ?

C'est à cet ensemble de questions que je tente depuis vingt-cinq ans de trouver des réponses, et je pense qu'aujourd'hui est venu le moment de formuler quelques certitudes et quelques hypothèses qui devraient nous éclairer.

Ecrire la biographie d'Hugues de Payns relève de la gageure car cet homme, d'une importance considérable, est un oublié de l'histoire. Son souvenir ne s'est pas perpétué jusqu'à nous. C'est donc cette mémoire perdue d'Hugues de Payns que je

---

<sup>4</sup> Demurger Alain, *Les Templiers*.

<sup>5</sup> Consulter à ce propos l'état de la question dressé par Alain Demurger dans le *Dictionnaire des ordres militaires* édité chez Fayard en 2009.

m'efforce de raviver et partant ce sont les proto-origines de la confrérie du Temple, bien avant sa création en 1120 à Jérusalem que j'essaie d'analyser dans ce travail de fond pour lequel j'ai consulté un nombre important de documents d'archives.

Je présenterai ce travail en six chapitres.

Je reviendrai d'abord sur la chronologie de la fondation de l'ordre du Temple qui débute par la création de la confrérie des Pauvres chevaliers du Christ et trouve son apothéose au concile de Troyes.

Je ferai part de mes découvertes concernant la famille d'Hugues de Payns aux confins de la Champagne et de la Bourgogne en montrant que les origines de ce chevalier s'enracinent dans un espace géographique particulier où la réforme ecclésiastique a connu un essor extraordinaire, notamment par l'éclosion de courants monastiques nouveaux qui ont fortement influencé la création de l'ordre du Temple.

Il n'y a rien de fortuit à ce que ce fût de cette région champenoise/bourguignonne, qui vit naître l'ordre cistercien et son fils prodige Bernard de Clairvaux, que soit issu Hugues de Payns. On le pressentait depuis longtemps ; il fallait en avoir le cœur net.

J'observerai ensuite les liens d'Hugues, seigneur de Payns avec son suzerain, le puissant comte de Champagne qui montra tellement d'intérêt pour l'ordre du Temple qu'il alla jusqu'à abandonner son comté pour devenir Templier lui-même.

J'étudierai également la place d'Hugues dans le réseau aristocratique champenois qui témoigna tant de bienveillance à l'égard du nouvel ordre, et je montrerai que le premier maître des Templiers avait fait souche avant de prononcer ses vœux et que sa famille essaima en Champagne jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle.

J'analyserai enfin comment les réseaux aristocratique et ecclésiastique champenois, ainsi que la propre descendance d'Hugues de Payns favorisèrent l'implantation templière dans leur région.

## *Tableau synoptique*

Figure 1

	Rois de France	Comtes de Champagne	Papes historiques	Evêques de Troyes	
1070	Philippe 1 <sup>er</sup> 1060-1108	Thibaud 1 <sup>er</sup> 1066-1089	Grégoire VII 1073-1085	Hugues II 1075-1082	
1080					
1090		Eudes 1089-1093	Urbain II 1088-1099	Philippe de Pont dit Milon 1083-1121	
1100		Hugues 1093 Templier en 1125			
1110	Louis VI 1108-1137				
1120					
1130		Thibaud II 1125-1152	Honorius II 1124-1130	Hatton 1122-1145	
1140	Louis VII 1137-1180	Henri 1 <sup>er</sup> le Libéral 1152-1181	Alexandre III 1159-1181		
1150					Henri de Carinthie 1147-1169
1160					
1170					Mathieu 1169-1180
1180	Philippe II Auguste 1180-1223	Henri II Roi de Jérusalem 1181-1197		Manassès 1181-1190	
1190		Thibaud III 1197-1201		Barthélémy 1190-1193	
1200		Thibaud IV 1201-1253		Garnier de Traînel 1193-1205	
1210					

## CHAPITRE I

# **L'œuvre d'Hugues de Payns**

## *I. La fondation de l'ordre du Temple (1115-1127)*

### **A. Les pauvres chevaliers du Christ**

Deux sortes de témoignages nous permettent de reconstituer les débuts de l'ordre du Temple : d'une part les documents d'archives produits par les chancelleries des puissants pour fixer devant la postérité les actes de ventes, de donations ou d'échanges - ils correspondent à nos documents notariés d'aujourd'hui - et d'autre part les textes narratifs qui émanent des chroniqueurs, véritables historiens médiévaux. Les premiers sont souvent d'un accès difficile mais ils permettent de confirmer ou d'infirmer la véracité des seconds, bien plus riches en faits et en détails.

Quatre chroniqueurs relatent la naissance des Templiers.

Guillaume de Tyr, né vers 1130 en Palestine, chancelier du royaume de Jérusalem dès 1174 et archevêque de Tyr dès 1175, il sera précepteur du futur roi Baudouin IV. Le roi Amaury de Jérusalem lui commande une chronique qu'il commencera vers 1170 après un long séjour de formation en France. Ce récit complet, qui couvre les trois premiers quarts du douzième siècle, se nomme « *historia Rerum in partibus transmarinis gestarum* », il sera traduit en français au siècle suivant sous le nom : d'*Histoire d'Eraclès*. Guillaume de Tyr n'a pas connu directement les événements qu'il conte mais fréquenta souvent les Templiers qu'il n'aimait car il jugeait leur réussite trop éclatante et aux dépens du clergé séculier. « *Ils sont devenus une grande gêne pour les églises de Dieu, auxquelles ils ont retiré les dîmes et les pré-*

*mices et dont ils ont troublé indûment les possessions* » écrit-il à la fin de son chapitre consacré à la naissance des Templiers.

Le texte d'Ernoul, écuyer de Balian d'Ibelin qui négocia la reddition de Jérusalem en 1187, a été réécrit vers 1232 par Bernard le trésorier, moine à Saint Pierre de Corbie, mais sa relation des débuts du Temple a été reconnue par les historiens<sup>6</sup> comme bien antérieure à celle de Guillaume de Tyr et très certainement contemporaine des événements eux-mêmes.

Le patriarche Jacobite d'Antioche Michel le Syrien, rédigea sa chronique de 1166 à sa mort en 1199.

Quant à Jacques de Vitry, évêque d'Acre, et certainement natif de Vitry-François en Champagne, il écrit son *Historia Orientalis* au cours du treizième siècle en s'inspirant largement de la chronique de Guillaume de Tyr. Ce qui le différencie pourtant nettement de l'archevêque de Tyr, c'est qu'il côtoya les Templiers à Acre et qu'il en fut l'ami. Lisons d'abord ce qu'écrit Jacques de Vitry : « *A la suite de ces événements (la prise de Jérusalem) et tandis que de toutes les parties du monde, riches et pauvres, jeunes gens et jeunes filles, vieillards et enfants accouraient à Jérusalem pour visiter les Lieux Saints, des brigands et des ravisseurs infestaient les routes publiques, tendaient des embûches aux pèlerins qui s'avançaient sans méfiance, en dépouillaient un grand nombre, et en massacraient aussi quelques-uns. Des chevaliers agréables et dévoués à Dieu, brûlant de charité, renonçant au monde, et se consacrant au service du Christ, s'astreignirent par une profession de foi et des vœux solennels, prêtés entre les mains du Patriarche de Jérusalem, à défendre les pèlerins contre ces brigands et ces hommes de sang, à protéger les routes publiques, à combattre pour le Souverain roi, en vivant, comme des chanoines réguliers, dans l'obéissance, dans la chasteté et sans propriété* ».

L'évêque d'Acre dans ses propos traduits au XIX<sup>e</sup> siècle, reprend le récit de Guillaume de Tyr : « *Quelques nobles cavaliers de l'ordre équestre, hommes dévoués à Dieu et animés de sentiments religieux, se consacrèrent au service du Christ et firent profession entre les mains du patriarche de vivre à jamais selon l'usage des chanoines réguliers, dans la chasteté, l'obéissance et sans biens propres. [...] comme ils n'avaient ni*

---

<sup>6</sup> Demurger à la suite d'Anthony Luttrell.